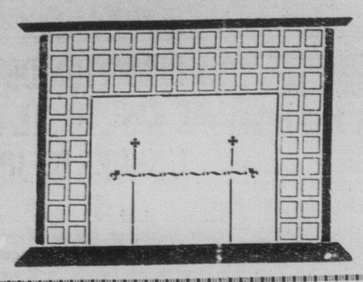
Le Foyer des Dames



LE RENOUVEAU DU MARIAGE

Les femmes viennent de faire un beau tapage en Angleterre pour la conquête du droit qui les enivre de ne plus obéir aux hommes. Si bien que l'assemblée troublée des pasteurs — a décidé, à une majorité chancelante, que l'obéissance dans le mariage n'avait plus de raison d'être: c'est un exercice qui, en famille, restera désormais réservé aux enfants. Les femmes ont fait, en se coupant les cheveux, la première moitié du chemin qui les élève à la hauteur de l'homme: pour franchir la seconde, il leur va falloir porter maintenant la barbe. Il est vrai que beaucoup d'hommes, pour leur éviter galamment la course, se la sont arrachée.

Donc on veut remplacer l'obéissance par un devoir réciproque d'aimer et de servir. Voilà qui est parfait. C'est le titre de deux pièces excellentes qu'on va pouvoir jouer dans tous les intérieurs. Vous rappelez-vous cet "Aimer" du Théâtre-Français, où les menaces composaient en s'entre-croisant une délicate couleur? et, à la Gaité naguère, —une saison qu'elle ne fut pas lyrique,—ce "Servir" étreignant, qu'avait, en moraliste souriant qui s'arrête de sourire, manié Lavedan de sa manière forte ? Lavedan et Gérald, qui ne se réjouirait vraiment du luxe de tels parrains? Nul doute au surplus que l'importance de ces deux mots ne soit extrême,—de ces deux mots dont le second réalise le premier, l'un étant la puissance et l'autre l'acte. Toute la morale évangélique y est incluse.

Leur double loi nous domine tous. Elle s'impose à nous dans toutes les conditions de notre existence, dans toutes ses relations, dans toutes ses positions, —que nous soyons grands ou petits, indigents ou riches, spirituels ou sots,—et qui sait ce que nous sommes? Un pauvre diable m'a écrit ces jours derniers pour m'assurer, sous le voile discret de l'anonymat, que je n'étais à tout prendre qu'un imbécile... Dieu vous bénisse, monsieur!... Aux compliments excessifs que nous recevons tous, il n'est point malséant d'opposer une opinion contraire; et, selon le rite opportun des anciens, j'en profite pour me redire sans cérémonie que sans doute je ne suis qu'un pauvre homme... Mais voilà jusqu'à quelle disgrâce peut s'amoindrir et s'abaisser un être, quand il veut se soustraire à la règle heureuse d'aimer et de servir.

* * *

Qu'est-ce qu'aimer? Il n'est point de mot plus multiple, plus subtil et plus divers, point de mot qui plus que celui-là contienne le monde en soi. Aimer est le terme indispensable à notre coeur, qui ne se meut que par lui; il fait partie de tous les instants de nos jours. Il nous sert à regarder des yeux comme à goûter un mets,—pour le ciel et pour la terre, et pour l'enfer aussi. Nous nous en berçons et nous nous en grisons; nous le forçons, nous l'émiettons, nous le déformons, nous le mettons au pillage pour le jeu de nos caprices. Nous aimons l'air et l'eau, le soleil et la neige, le silence et le tumulte, nous aimons les êtres. Et principalement de deux façons différentes: tantôt par l'amour-passion, qui nous emporte dans un tourbillon hors des sphères habituelles, tantôt et plus souvent par l'amour-application, qui est à la portée quotidienne de chacun, et celui justement que les Anglaises non sans bon sens exigent dans le mariage.

Qu'est-ce que servir? Servir, c'est réaliser l'amour, — qu'il se propose aux êtres ou qu'il s'attaque aux choses; c'est tendre par un constant effort à s'harmoniser avec eux, ou, dans les cas d'égoïsme, à les harmoniser avec soi. Soigner une fleur ou une femme; amortir la douleur, entretenir la joie; offrir la main pour relever qui tombe, ou mieux pour le retenir; dans une dépense de sa force se dévouer à une science, à un art,—à une oeuvre.

L'amour-application doit se pratiquer dans tous les métiers, où tout de bon l'on veut réussir,—et dans ceux mêmes que le plus volontiers traverse la passion. Quel exemple plus magnifique à donner que celui de la Duse, absorbée dans un souci perpétuel de mieux exprimer la vérité, et de qui vient Edouard Schneider d'écrire dévotement la vie, en essayant de s'approcher de son âme? Demandez encore ce que peut produire l'énergie dans l'amour à une Rose Caron ou à cette Delna, qui, dans la pleine solidité de son âge, déjà se préoccupe de former des élèves et même écrit ses mémoires.

Tout aussi bien dans le métier du mariage. Car c'est un métier de se faire mari ou femme légitime comme c'en est un que d'être orfèvre ou dentiste, danseur de tangos ou conférencier, avaleur de sabres ou même fonctionnaire, — et rien d'ailleurs n'empêche de cumuler entre eux plusieurs de ces emplois. Partant il en faut avoir étudié les règles et s'arranger pour que tout y prospère dans la saine atmosphère d'une entente vraiment cordiale. Que nos destinées se dérouleraient avec moins de peine, si nous étions convaincus que les uns ou les autres nous sommes tous au service d'autrui!

* * *

Il ne faudrait pas conclure de là que l'amour-passion soit interdit dans le mariage, sous le prétexte qu'il risque imprudemment d'en précipiter le rythme. Depuis la tragédie de Vérone, Roméo et Juliette se sont bien souvent mariés sans y trouver la mort. L'amour en flammes y est une illumination, dont il est permis de s'enchanter et de s'éblouir, et beaucoup plus longtemps qu'on ne le pense. Mais il n'est pas une partie intégrante du voyage nuptial: places de luxe dont l'on peut très bien se passer. Peut-être a-t-on demandé parfois trop de grandeur au mariage, sans assez calculer que c'est une institution qui sert à tout le monde et dont tout le monde se sert tous les jours.

Du moins, dans cette occurrence, est-il à propos de poser en axiome que, sans l'amour-application, le mariage n'a pas les moyens de réussir. Application de tous les temps, d'où naît une assistance mutuelle et continue, qui rend bien inutile d'avoir à s'obéir. La pierre de touche d'un tel état est le désir de l'intimité: qu'elle soit plus ou moins sentimentale, intellectuelle ou physique, en des proportions mobiles que font varier les individus, — la sympathie y engage, l'inclination y porte. Avant d'entrer dans la maison conjugale, il faut donc rigoureusement s'assurer que rien ne s'oppose — ni une répulsion, ni un mépris, — à ce que deux vies intimes y mêlent leur cours.

Et, lorsqu'ainsi l'on s'aime, de quelle manière se servir? De toutes les manières, — de la légère et de l'austère, — par fantaisie ou par raison, — avec un geste, avec une pensée. On s'associe au succès de la commune entreprise. On s'associe autour des enfants qui s'élèvent, de la maison qui rayonne, de la profession qui s'affirme, en déclarant le front unique et l'union sacrée dès que le dehors attaque. Cependant que son mari interdit à quiconque d'attenter à la douceur de sa vie, la femme veille auprès de lui, en le défendant contre l'injustice ou l'infortune, en le soutenant aux jours de lassitude, aux heures de doute, en protégeant sa vaillance et son oeuvre, et fût-ce encore son ombre. A quoi bon dès lors faire intervenir l'obéissance, quand il suffit en silence de s'appliquer à s'aimer?

Seuls, veillons sur nos pensées; en famille, veillons sur notre humeur; en société, veillons sur notre langue.

—Mme de Stael.

* * *

La vie la plus douce est comme la surface d'une onde paisible que la chute d'une fleur fait osciller.—Mme Necker.

VILLAGE NATAL

Quand tu retournes au village
Où tous tes ancêtres sont nés,
Ne revois pas d'un oeil volage
Ces endroits presque abandonnés!

La vieille maison décrépite,
Pour toi, prend un air de printemps,
Et son pauvre vieux coeur palpite
Des vrais bonheurs de l'ancien [temps.

Chacun des pas que, vers la porte,
Tu fais pour atteindre le seuil,
A la vieille demeure apporte
Un peu de gaîté dans son deuil.

Dans la maison de ton enfance,
Tu ne pourrais pas sans remords,
Tu ne pourrais pas sans offense
Ne pas te souvenir des morts!

Que de silence et de mystère!
Voici la porte aux gonds noircis,
Voici la table héréditaire
Où tous les tiens se sont assis.

Dans la chambre modeste et som-[bre
Voici la couchette de bois
Où la nuit étendit son ombre
Sur eux, pour la dernière fois.

Lorsque la nuit, tissant sa trame,
Venait dans l'ombre tournoyer,
Ta mère, ange aux traits d'une [femme
Veillait sur son humble foyer.

Voici, dans ses teintes foncées,
L'horloge qui sonne toujours...
Toutes ces choses effacées
Portent l'empreinte de leurs jours.

Des cheveux blancs ornant sa tem-[pe,
Ta mère, dans ce coin, sans bruit,
Reprisait, le soir, sous la lampe,
Et cousait bien tard dans la nuit.

Quand tu retournes au village
Où tous tes ancêtres sont nés,
Ne revois pas d'un oeil volage
Ces endroits presque abandonnés!

Evoque, dans ton allégresse,
La figure des disparus,
Et reconnais avec tendresse
L'ombre de ceux qui ne sont plus.

Blanche LAMONTAGNE.

(Les Trois Lyres).

L'ESPRIT DES FEMMES

Sache mettre dans ton coeur le bonheur de ceux que tu aimes, à la place de celui qui te manquera. — George Sand.

* * *

Il suffit presque toujours de retourner une vérité banale pour en faire un paradoxe.

—Mme de Stael.

* * *

Rien n'est si barbare que la vérité. — Mme de Stael.

* * *

Une lettre au crayon, c'est une causerie à voix basse.

—Mme Swetchine.

JEUNES FILLES

Les jeunes filles peuvent-elles tout lire? Telle est la question actuelle qu'étudie, dans "Livres et Revues" M. Paul Lesourd, et voici son opinion:

D'abord, qu'entend-on par tout? Sont-ce tous les livres en général ou tous les romans, ou toutes les revues? Si c'est absolument tout et ce "tout" à toutes les époques de notre histoire littéraire, nous répondrons catégoriquement non, et cela sans qu'il soit besoin de donner des explications. Mais, quand on demande si une jeune fille peut tout lire, on ne songe, la plupart du temps, je crois, qu'aux romans modernes, ceux qui se publient tous les jours et ceux du siècle dernier. Comment établir une règle fixe? C'est affaire d'éducation? Or, celle-ci doit varier avec les tempéraments, se modifier au fur et à mesure que la jeune fille grandit. On peut permettre à trente ans ce qu'on aurait défendu à vingt-cinq, et à plus forte raison à dix-huit. Par contre, il y a des jeunes filles qui, à vingt ans, ont la maturité de jeunes filles de trente ans. Et il faut encore faire entrer en ligne de compte le genre de vie que mènent les jeunes filles, le milieu dans lequel elles sont élevées, les conversations qu'elles entendent, les spectacles qu'elles peuvent avoir devant les yeux.

Je crois qu'en général une jeune fille ne doit lire que ce qu'elle peut comprendre d'après sa propre expérience. En d'autres termes, une jeune fille ne devrait trouver dans les livres que des situations ou des récits que sa vie quotidienne l'expose à rencontrer et à comprendre. Mais ne jamais s'en remettre au livre pour révéler telle ou telle chose à une jeune fille. Que celle-ci ne découvre dans ses lectures rien dont sa mère ne lui ait jamais parlé. Voilà l'idéal, il me semble. Aux mères à n'être pas trop rigoristes, trop sévères ou trop....larges! Cela revient à dire, me direz-vous que la mère doit surveiller toutes les lectures de ses filles? Peut-être: mais n'est-ce pas son devoir d'éducatrice? Et, si nous voyons tant de jeunes filles trop "modernes", la première faute n'en est-elle pas à celles qui les ont élevées? L'éducation des jeunes filles est chose si délicate et si complexe!

Mais quand même une jeune fille connaîtrait tout de la vie quand même les livres ne sauraient plus rien lui apprendre, il n'en resterait pas moins qu'elle ne devrait pas encore "tout" lire, car il est une catégorie de livres où le réalisme est poussé tellement loin que, si savante ou si expérimentée que soit cette jeune fille, il y aurait de quoi la dégoûter de la vie, et c'est ce à quoi ne pensent pas assez ceux qui n'attachent aucune importance à ce que lit la jeunesse féminine.

CAS REMARQUABLES DE LONGEVITE

On sait que les femmes atteignent plus souvent que les hommes l'extrême vieillesse. Une des femmes centenaires les plus célèbres fut la comtesse de Desmond, qui vécut 145 ans et mourut sous le règne de Jacques Ier, des suites d'un accident. Cette femme extraordinaire, était à cent ans si vive et si active qu'elle faisait encore sa partie de danse au bal avec les jeunes filles.

A 140 ans elle voyageait encore de Bristol à Londres—ce qui n'était pas une petite affaire en ce temps-là.

Lady Desmond est cependant dépassée par une Française, Marie Brion, qui mourut à Ste-Colombe, à l'âge de 150 ans. A la fin de sa vie, celle-ci vivait exclusivement de lait de chèvre et de fromage. Bien que son corps fût si ratatiné qu'elle ne pesait que 46 livres, elle avait conservé jusqu'à la fin toutes ses facultés.

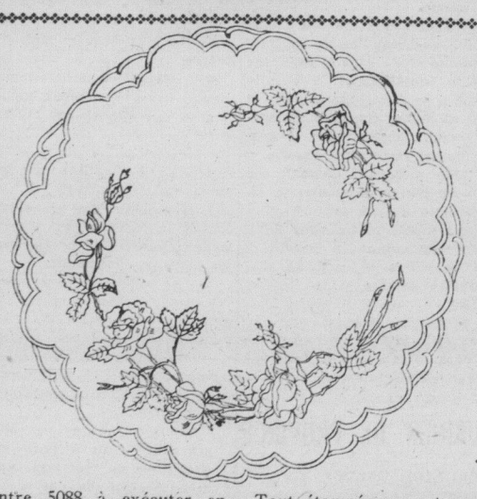
Il est encore un fait extraordinaire mais incontestable, c'est que plusieurs femmes, à l'âge où meurent la plupart des gens, subissent une sorte de processus naturel de rajeunissement; les dents et les cheveux repoussent, les rides disparaissent, la vue et l'ouïe retrouvent leur acuité et leur subtilité premières.

Une marquise de Mirabeau, a présenté un exemple de ce rare et remarquable phénomène.

Elle mourut à l'âge de 86 ans, mais quelques années avant sa mort, elle redevint tout à fait jeune en apparence.

La même transformation se produisit chez une religieuse nommée Marguerite Verdur, qui à l'âge de 62 ans, perdit ses rides, recouvra une bonne vue et se vit pousser de nouvelles dents. Lorsqu'elle mourut, dix ans plus tard, elle avait presque l'aspect d'une jeune fille.

La broderie



Centre 5088 à exécuter en couleur de 22 pouces de diamètre. Patron au carbone 23c, perofré 50c.

Grande feuille de papier carbone bleu 15c ou 25c suivant la grandeur.

Tout étampé sur coton fini toile blanc 70c. Sur belle toile écrue 85c. Coton de couleur 80c.

Demandez notre catalogue de broderie en vente dans tout le Canada sur réception de 35c.

SURETE
la première considération

La sécurité de votre dépôt dans

La Caisse d'Epargne de la Province d'Ontario

EST GARANTIE PAR

Le Gouvernement d'Ontario

Intérêt payé sur tous les comptes.

SUCCURSALE D'OTTAWA:

181, rue Sparks — A. C. Smith, gérant

14 autres succursales.

Vin Sapin Fortin

Ste-Hénédine, Co. Dorchester.

Cher Monsieur,

Je suis heureux de recommander le Vin Sapin Fortin à toutes personnes atteint de consomption: Mon fils ayant en une pleurésie, toussait toujours et mégrissait à vue d'oeil, lui ayant fait recevoir les derniers sacrements, on désespérait de le sauver. On apprit qu'il se vendait un bon remède le Vin Sapin: Je m'en procurai et après en avoir bu une bouteille on s'aperçut d'un grand changement. Après la troisième bouteille, il était complètement guéri.

Veuillez me croire,

Bien à vous,

LOUIS RHEAUME,
Ste-Hénédine, Co. Dorchester.

Fabriqué par Chs. Fortin, Robertsonville

ENCOURAGEZ NOS ANNONCEURS.

L'Ombre du Beffroi!

Le nouveau grand roman de MADAME A.-B. LACERTE

Cette fois, le grand romancier populaire nous offre un roman dramatique sur la grande plaie du jour: Les drogues mortelles!

Ne dites pas que cela ne vous intéresse pas, mais prenez garde à vos enfants, à vos frères, à vos soeurs, à vous-même! Qui sait si vous n'êtes pas parmi les prochaines victimes de ce poison fatal?

L'OMBRE DU BEFFROI
n'est pas un sermon, ni une conférence, mais un roman palpitant d'intérêt, dramatique au plus haut point qui vous fera passer par toutes les gammes de l'émotion.

DU DRAME, DE L'AMOUR, DE LA GAIETE,
se trouve dans ce grand roman nouveau de l'auteur à succès.

L'OMBRE DU BEFFROI,
est un roman qui peut être lu par tout le monde, c'est un devoir pour vous de le lire, et de le faire lire, il vous fera passer des moments agréables, en même temps que ce dégage une forte leçon.

VOUS RAPPELEZ-VOUS ROXANE ?....
LE SPECTRE DU RAVIN ?....

et bien, L'OMBRE DU BEFFROI est beaucoup mieux.

TOUJOURS AUX PRIX POPULAIRES DE

25c

EDITIONS EDOUARD GARAND
153a, rue Sainte-Elisabeth
Montréal.

FEUILLETON DU CANADIEN

Une Idylle Sous-Marine

Par Mme A.-B. LACERTE

Publié avec la gracieuse autorisation de l'auteur.

No 6.

(Suite)

—"Cet homme est votre domestique, sans doute, demanda Roger, en désignant un individu, qui se tenait auprès de M Duflot. Il y a place pour lui aussi."

Et c'est ainsi que M. Duflot était devenu habitant de Némoville.

Le curé passa quelque temps chez M. Duflot et partit en promettant de revenir bientôt.

On retourna à la résidence du gouverneur, où un lunch était servi. Il n'y avait qu'un seul sous-marin qui n'avait pas été visité. Il était au centre de la ville et il semblait aussi grand que le "Nautilus", mais comme ni Roger ni Paul n'avait proposé de le visiter, le prêtre n'osa pas le demander.

L'abbé Bernard était très content d'avoir accepté de devenir curé de cette ville.

CHAPITRE VIII.

Une épave

Les funérailles de M. Richard avaient eu lieu. Marcelle semblait inconsolable, ou, comme la fille de Rachel, elle ne voulait pas être consolée. Un seul habitant de Némoville avait accès auprès d'elle: le docteur Desmarais. On prétendait que Marcelle et le médecin étaient fiancés mais les mieux renseignés disaient que la jeune fille semblait plutôt craindre qu'aimer le médecin. Depuis la mort de son père, on eût dit qu'elle subissait l'influence de ce personnage, qui n'était guère sympathique; quelqu'un avait même insinué que la fille de M. Richard éprouvait un sentiment plus doux pour le gouverneur, parce que, certains jours, elle avait rougi de plaisir en l'apercevant.

Mais, tout cela n'était que des on-dit, et Roger ne semblait avoir pour Marcelle que la courtoisie ordinaire chez un homme bien élevé. Les on-dit tombèrent d'eux-mêmes.

Il y avait deux jours que le curé Bernard était à Némoville quand Roger lui proposa de faire une petite excursion de pêche à la surface de la mer. Le curé consentit avec plaisir, et ils partirent tous trois, car Paul était de la partie; il ne quittait Roger que rarement.

Ce fut vraiment une pêche miraculeuse, et Paul soutint que c'était le curé qui lour portait chance.

Quand on eut une provision considérable de poissons de toutes sortes, en retourna à la ville sous-marine.

Turko, le chien du gouverneur, accompagnait son maître, selon son habitude. Or Turko était un chien sage et docile, très populaire à Némoville, il était si bien établi que Turko n'aboyait jamais sans de bonnes raisons, qu'un hurlement du chien fidèle était devenu pour son maître un signal certain qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. Roger et Paul furent donc assez surpris, au retour de cette pêche miraculeuse, de voir le chien se dresser sur le bord de l'embarcation et pousser un hurlement prolongé.

—"Il y a quelque chose d'extraordinaire, dit aussitôt Roger."

—"En effet, répondit Paul, Turko n'a pas coutume d'avoir de ces fantaisies lugubres."

Et tous deux se mirent à examiner la mer avec attention.

"Serait-ce cette épave, là-bas, qui cause les hurlements de Turko?" dit Paul, en désignant une forme vague, qui flottait à quelque distance.

—"Allons voir, ajouta Roger, je prends toujours au sérieux les avertissements de Turko, car il m'a donné mille preuves de son flair," dit-il en s'adressant au curé.

On dirigea l'embarcation du côté de l'épave, et bientôt, on put constater que c'était un canot, qui s'en allait au gré des flots, sans direction.

—"Un canot vide, dit Paul, remorquons-le jusqu'à Némoville."

Mais au moment où le canot de pêche rejoignait l'épave, on s'aperçut avec surprise qu'il n'était pas vide. Une femme était étendue au fond sans mouvement: elle semblait morte, mais en se penchant sur elle on vit qu'elle respirait encore.

On se hâta de transporter la naufragée à Némoville, et on accosta à la résidence de Marcelle, où le prêtre suggéra de laisser la malade. On manda le docteur Desmarais, qui donna des soins efficaces à la jeune fille—car c'était une jeune fille, et elle était fort belle.

La naufragée reprit bientôt ses sens, et comme on ne pouvait pas convenablement l'installer dans le "Nautilus", Roger demanda à Marcelle de la garder auprès d'elle; ce que celle-ci accepta avec empressement. Ce fut en rougissant de plaisir que Marcelle répondit qu'elle était heureuse de lui rendre ce service; et elle disait la vérité, car elle pensait bien que le gouverneur ne manquerait pas de s'intéresser à celle qu'il avait sauvé de la mort, et lorsqu'il viendrait elle aurait l'occasion de le voir. La bonté de la jeune fille perdait sans doute un peu de son mérite par cette pensée intéressée, mais qui saurait la blâmer, connaissant le sentiment qu'elle avait au coeur.

L'étrangère fut déposée sur un lit et abandonnée aux soins de la vieille servante, tandis que Marcelle retournait dans le salon, où Roger attendait le verdict du médecin pour prendre congé.

Il demanda à Marcelle la permission de revenir s'informer de la malade: "Mademoiselle Marcelle, dit-il, me permettez-vous de revenir prendre des nouvelles de votre protégée?"

C'était la première fois qu'il l'appelait de son petit nom, et la pauvre fille crut y voir l'augure d'un sentiment qui répondait à la flamme secrète de son âme. Pauvre Marcelle!

Roger, inconscient de l'émotion qu'il venait de causer, attendait la réponse, que la jeune fille articula d'une voix tremblante. Et Paul, qui était présent, fut seul à deviner le secret de l'orpheline.

Il murmura tout bas: "Pauvre fille!"

CHAPITRE IX.

Gaétane

Marcelle et Gaétane formaient un étrange contraste de beauté, et ce soir-là, en les voyant toutes deux dans le petit salon du sous-marin, il eût été difficile de dire laquelle était la plus belle, de la blonde Marcelle, avec sa profusion de cheveux d'or et son teint de lys et de rose, que trouaient ses grands yeux bleus; ou de la brune Gaétane aux cheveux noirs, encadrant son visage dégulier, très pâle, et que semblaient éclairer ses yeux profonds.

Huit jours s'étaient écoulés depuis les événements que nous avons racontés, et pour la première fois, les deux jeunes filles passaient la soirée ensemble dans le salon.

—"Vos reproches me font bien mal, disait la voix douce et chantante de l'étrangère, mais tout en éprouvant une grande reconnaissance pour celui qui m'a sauvé la vie, je ne puis me défendre d'un réel malaise, lorsqu'il me regarde ou m'adresse la parole. Je ne le hais pas, ainsi que vous le dites, ce serait une ingratitude dont je suis incapable, mais il me fait peur, réellement peur."

"Le docteur Desmarais vous fait peur!... mais il est parfait de bonté pour vous."

Le lecteur a déjà compris, par ce petit dialogue que Marc essayait de donner à Gaé l'impression que le docteur avait sauvé la vie. Pour se tir à elle-même Marcelle s sait que le médecin lui a vraiment sauvé la vie, puisq le n'avait que le souffle, q le gouverneur la lui avait fiée.

La veille, le médecin passé quelque temps avec jeunes filles et s'était su montré aimable pour Gaé et il l'avait un peu surpris lui demandant au cours conversation:

—"Votre père, mademoi était-il dans la marine?"

Elle avait répondu que père adoptif était, en effe capitaine Laurent, et cela paru intéresser si viveme médecin, qu'elle lui avai spontanément:

—"L'avez-vous connu, teur?"

Et le docteur avait dit empressement: "Non, non, une simple coïncidence de qui m'a fait poser cette tion."

Il prit congé presque i diatement, mais en sorta fit un signe à Marcelle, suivit.

(A suivre)

A mesure qu'on vieillit, les deviennent de plus en plus saires... et de plus en plus